



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

**Titre original:** F. Emasculata

**Titre de la version française:** Contamination

**Date de la première diffusion aux États-Unis:** 28 avril 1995

**Scénario:** Chris Carter, Howard Gordon

**Réalisation:** Rob Bowman

**Distribution:**

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Walter Skinner: Mitch Pileggi

L'Homme à la cigarette: William B. Davis

Dr Osborne: Charles Martin Smith

Steve: John Tench

Marshall Tapia: Dean Norris

Elizabeth: Linda Boyd

Angelo Garza (l'employé de la station-service): Angelo Vacco

Dr Robert Torrence: Bill Rowat

Paul: John Pyper-Ferguson

Le chauffeur du bus: Alvin Sanders

Bobby Torrence: Kim Kondrashoff

Dr Simon Auerbach: Morris Panych

La mère (à la gare de bus): Chilton Crane

Winston (le gardien de prison): Jude Zachary

---

**L'épisode en bref**

Basé sur une idée classique, celle d'un risque d'épidémie mortelle dont on cache l'existence au public pour ne pas susciter la panique, cet épisode de haute tension permet de découvrir une nouvelle facette de la conspiration gouvernementale et de renouer avec certains de ses acteurs. Mulder et Scully sont envoyés à la poursuite de deux dangereux évadés, mais on a omis de leur dire que les malfrats étaient porteurs d'une horrible maladie contagieuse. Quand ils découvrent la vérité, Mulder voudrait tout révéler au public, tandis que Scully plaide le secret, se rangeant ainsi (involontairement) du même côté que l'Homme à la cigarette. Plus que jamais coincé entre l'arbre et l'écorce, le directeur adjoint Skinner montre qu'il est lui-même sous l'emprise du Fumeur, mais conseille à Mulder de protéger ses arrières, car le pire est à venir. L'épisode est resté célèbre pour ses effets spéciaux particulièrement répugnants: les grosses pustules rougeâtres qui palpitent sur les visages infectés et qui font gicler leur pus sont difficiles à battre, quoique les petites larves grouillantes qui les habitent ne sont pas vilaines non plus.

---

-1-

Dans une forêt du Costa Rica, le Dr Robert Torrence, un entomologiste à l'emploi du Projet Biodiversification (le *Biodiversity Project*), s'affaire à extraire des spécimens d'insectes d'un tronc d'arbre pour les ranger dans un contenant. Ayant aperçu une bande de vautours tournoyant dans le ciel, il empoigne son sac à dos pour aller y voir de plus près. Arrivé sur les lieux du festin, il chasse les rapaces qui s'acharnent sur la carcasse d'un phacochère couverte de bestioles et de plaies. Torrence enfle des gants. En approchant son nez d'une protubérance rougeâtre, il constate qu'elle pulse comme si quelque chose cherchait à en sortir. Mal lui en prend, car aussitôt la pustule lui explose au visage. L'entomologiste crache, nettoie ses lunettes, puis s'approche de la lésion pour l'examiner de nouveau.

À la nuit tombée, Torrence est malade et fiévreux. Des pustules similaires à celles du phacochère ont poussé sur sa gorge et sa figure. Malgré sa faiblesse évidente, il envoie un message de détresse par radio, en précisant qu'il s'agit d'une urgence médicale. Sept heures plus tard, alors qu'il fait jour, une troupe de militaires patrouille dans la zone. Leur attention est attirée par des vautours. Les rapaces se sont rassemblés autour d'un nouveau cadavre, celui du Dr Torrence.

-2-

Au pénitencier de Cumberland, en Virginie, un garde nommé Winston se rend dans une aile très sombre, s'arrête devant la porte d'une cellule et en ouvre le battant. À l'intérieur, le prisonnier cligne des yeux, aveuglé par le mince rai de lumière. Le garde lui fait savoir qu'il a du courrier. Incrédule, le détenu qui se prénomme Bobby, lui répond qu'il ne connaît personne. «C'est peut-être les baptistes d'Annendale, blague Winston. À ce qu'il paraît, ils envoient des gâteaux aux prisonniers.» Il glisse le paquet par une ouverture servant à faire passer les plateaux des repas, puis il s'en va. Intrigué, Bobby se lève et ramasse l'emballage matelassé. L'adresse ne lui apprend rien, sinon que le colis est adressé à un certain Robert Torrence (il porte le même nom que l'entomologiste du prologue). Toute autre information a été rayée au feutre noir. Bobby extrait du paquet une patte de cochon pas très fraîche et sur laquelle pousse une pustule familière. Dégoûté, l'homme jette la chose immonde au fond de sa cellule. «Eh, Winston!, hurle-t-il.

C'est quoi ce coup foireux?» Mais l'intéressé est déjà loin.

Un laps de temps indéfini s'écoule. Bobby s'éveille en entendant quelque chose grouiller. La pustule sur la patte de cochon commence à enfler. Cette fois, le prisonnier a la trouille.

-3-

Dans ce qui paraît être une salle de chirurgie, deux médecins vêtus de combinaisons protectrices blanches se penchent sur l'infortuné Bobby. Fiévreux et les yeux injectés de sang, le malade a des pustules au visage et au cou. Le plus petit des deux médecins, le Dr Osborne, demande quand il a été exposé. «Il y a dix-huit heures», répond son patibulaire collègue, un dénommé Auerbach. Osborne est sidéré par la rapidité de la progression. Le prisonnier geint, il veut voir le médecin de la prison. «Nous sommes des spécialistes», lui assure Auerbach, sur un ton indifférent.

Ailleurs dans l'établissement, deux détenus nommés Paul et Steve poussent un chariot dans la cellule maintenant déserte de Bobby. Un garde les accompagne. Il ordonne aux deux gaillards de ramasser toute la literie, y compris les oreillers. Puis, il décampe en promettant de repasser dans cinq minutes. Paul, un blond aux cheveux longs, note que le garde était bien pressé de vider les lieux. Steve constate qu'il n'y a plus personne dans le bloc. C'est parce que tout le monde est à l'infirmerie, explique son compagnon. On commence même à manquer de place. Une maladie contagieuse? Possible. Paul sait que les draps vont à l'incinérateur plutôt qu'à la lessive. «Mais il y aura quand même la camionnette du blanchisseur», dit Steve, qui y voit tout de suite une perspective d'évasion.

-4-

Les agents Mulder et Scully arrivent au pénitencier. On les a mis sur l'affaire des détenus Paul et Steve qui ont réussi à s'évader, même si ce n'est pas du tout leur rayon. Les prisonniers recherchés purgeaient tous les deux une sentence à vie pour meurtre. Un soldat armé d'un automate les fait entrer dans le périmètre. Par la fenêtre d'une porte verrouillée, Mulder et Scully aperçoivent des hommes «habillés en cosmonautes» qui poussent une civière plastifiée. (En anglais, Scully observe que ça ressemble à une opération de décontamination, ou «*decon situation*», ce que la traduction française rend par:

«C'est curieux, on dirait ces militaires qui travaillent en milieu hostile», comme si l'on avait confondu *decon* et *recon*.)

Survient le marshall Tapia accompagné de quelques armoires à glace en uniforme. «Le FBI n'a pas de politiciens véreux à épingler?», tonne-t-il. Scully explique qu'ils ont reçu l'ordre de coopérer avec les autorités afin de capturer les fuyards. Tapia n'a pas l'air convaincu. Les agents n'ayant jamais participé à ce genre d'opérations, ils feraient mieux de rester en dehors de tout ça. Mulder aimerait savoir pourquoi on les a appelés si le marshall n'a pas besoin d'un coup de main. Tapia l'ignore, car l'établissement est passé sous le contrôle de la Garde nationale. Une fois le marshall sorti, Mulder demande à Scully qui les a assignés à cette affaire. «Le bureau de Skinner gère l'affaire», répond-elle. Mais comme le FBI ne s'occupe pas de ce type d'enquête en temps normal, il est probable qu'on leur cache quelque chose. Mulder charge Scully d'en apprendre plus sur l'opération de décontamination. Pendant ce temps, il ira rejoindre le marshall et ses hommes.

Dans un relais routier à quelque distance du pénitencier, une roulotte de camping s'arrête et une famille de vacanciers en sort. Deux gamines accompagnent leur mère aux toilettes des dames pendant que le père se dirige seul vers celles des hommes. Il pousse la porte et entre. La caméra nous montre les pieds de Paul qui se posent sans bruit au sol: le fugitif se cachait dans une cabine, debout sur la cuvette de manière à ne pas être vu. Quelques instants plus tard, la roulotte de camping démarre sur les chapeaux de roue, juste au moment où l'épouse sort des toilettes avec les deux fillettes. Elle ne comprend pas tout de suite qu'on est en train de voler son véhicule. «Robert? Robert?», appelle-t-elle en vain.

-5-

Au pénitencier, Scully essaie d'entrer dans la zone contaminée. Le Dr Osborne refuse d'abord de lui ouvrir la porte, mais à travers la vitre, il lui dit tout de même qu'il travaille pour la CDC (*Center for Disease Control*, ou Centre pour le contrôle des maladies). Quand il fait mine de s'en aller, elle crie: «Je suis docteur en médecine, je veux savoir ce qui se passe!» Elle menace d'aller tout raconter tout à Washington. Osborne s'avoue vaincu et peut-être un peu soulagé. Il déverrouille la porte pour laisser entrer Scully. «Je dois obéir à des ordres stricts, dit-il, penaud. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'une infection du genre grippal s'est répandue parmi les prisonniers.» Quatorze ont été

infectés et dix d'entre eux sont décédés. Scully demande si les deux évadés sont aussi contaminés. L'expression d'Osborne est très révélatrice: c'est possible, en effet.

Le marshall et ses hommes ont investi le relais routier. Mulder arrive à son tour et passe devant la mère de famille éplorée. Son cellulaire sonne, c'est Scully. Elle lui apprend qu'une contagion mortelle fait des ravages dans la population carcérale. «D'après les informations que j'ai pu obtenir, environ trente-six heures après l'infection, c'est terminé.» En se dirigeant vers les toilettes des hommes où s'affairent des policiers, Mulder demande à sa partenaire si les évadés sont infectés. Celle-ci évoque la possibilité qu'ils le soient, mais on ne sait pas encore à quel point ils ont pu être exposés à la maladie, ni comment elle se propage. Il est donc difficile d'estimer quel danger ils posent. «Je crois que ces gars-là sont dangereux de toute façon», laisse tomber Mulder devant le cadavre du père de famille qui gît sur le plancher.

Sa conversation terminée, Scully est rejointe par Auerbach et Osborne. Le premier a l'air tout spécialement contrarié par la présence de l'agent. «Je me fiche de savoir qui vous êtes ou qui vous envoie, je veux que vous disparaissiez.» Scully exige des réponses. «Vous êtes en infraction avec les statuts fédéraux», prétend l'homme. Scully plaide qu'elle travaille elle aussi pour le gouvernement. Elle doit savoir si les évadés sont contaminés, mais Auerbach lui déclare que l'information n'est pas disponible. Scully insiste pour voir les dossiers et accéder à l'infirmerie. «Vous verrez ce que je vous laisserai regarder», tranche son interlocuteur. À ses côtés, Osborne a l'air de vouloir rentrer sous terre. Les deux hommes partis, Scully aperçoit une porte qui l'intéresse. Juste à côté se trouve une table roulante équipée de matériel médical. Elle se munit d'un masque et de gants.

-6-

Il fait maintenant nuit et la roulotte volée s'est arrêtée à une station-service. Le bec d'une pompe à essence est accroché au réservoir. Derrière son comptoir, le jeune pompiste, Angelo Garza, est intrigué de ne voir personne autour du gros véhicule. Hors de vue dans une cabine téléphonique, Paul a appelé Elizabeth, son amie de cœur. «Je suis libre, ma puce!», lui annonce-t-il. À l'autre bout de la ligne, Elizabeth est heureuse de l'entendre, mais n'ose pas trop y croire. De son côté, Angelo décide d'aller voir de plus près la roulotte déserte qui a décidément quelque chose de suspect. Il sort, s'en approche et

appelle, mais personne ne répond. Il va voir aux toilettes. C'est alors qu'il découvre Steve, recroquevillé sur lui-même et très mal en point. Le visage de l'évadé arbore une grosse pustule. Angelo se penche sur Steve pour lui venir en aide, mais n'entend pas Paul qui s'est glissé subrepticement derrière lui pour l'assommer.

Scully s'est introduite sans permission dans la salle d'incinération du pénitencier de Cumberland. Des flammes grondent dans un four massif. À proximité s'amoncelle une pile de cadavres enveloppés dans des sacs de plastique transparent. Scully enfle des gants et un masque pour s'approcher. Elle tombe sur le corps emballé de Bobby Torrence, dont le visage est maintenant recouvert d'une belle collection de pustules. À l'aide d'une lame sortie de sa poche, elle ouvre le sac. Elle n'a que le temps de voir l'état de Torrence avant qu'Osborne ne l'empoigne par derrière. Quelle imprudente! Très énervé, le médecin tente vainement de refermer les pans du sac éventré pendant que Scully l'exhorte à lui expliquer ce qui se passe réellement. «Vous parliez d'un genre d'infection grippale, tout à l'heure», proteste-t-elle. Osborne bredouille que ces morts ne doivent en aucun cas être exposés. Et pour cause! L'une des pustules se rompt et asperge copieusement le visage sans protection d'Osborne. L'homme prend panique et se précipite hors de la salle d'incinération. Scully le suit.

-7-

Le jour s'est levé. À la station-service, la roulotte n'a toujours pas bougé, et le bec verseur est resté dans le réservoir. Le calme qui règne sur les lieux est brusquement déchiré par le bruit de pneus crissant sur l'asphalte. La police arrive en trombe, chaque voiture exécutant à tour de rôle une figure de style dans la boue. Tout le monde se précipite l'arme au poing pour cerner le périmètre. Mulder découvre le pompiste Angelo dans les toilettes, très sonné, mais encore vivant. Il spéculé que le jeune homme a eu la vie sauve grâce à son épaisse chevelure. Ce qui l'inquiète, c'est qu'Angelo raconte qu'un des fugitifs était malade et portait «un énorme bouton» sur le visage. Il est clair qu'au moins un des deux évadés est infecté. Mulder en informe le marshall. Quant aux deux lascars, ils se sont emparés de la voiture d'Angelo avant de vider les lieux (et la caisse). Tapia est contrarié, car les fuyards ont une bonne longueur d'avance sur eux et personne ne sait où ils sont allés. «Ils ont peut-être une femme qu'ils veulent rejoindre», propose Mulder. Possible, acquiesce Tapia, mais cette information se trouve au pénitencier où elle a été mise sous clé. Mulder a alors la brillante idée de

se rendre à la cabine téléphonique. Il contacte la téléphoniste, à qui il donne son matricule, puis il demande quel est le dernier numéro composé du poste où il se trouve. (Incidentement, il ne prend aucune précaution pour manipuler le récepteur.) Pendant qu'il attend le renseignement, un hélicoptère atterrit près de la station. Quatre hommes en combinaison émergent de l'appareil en tirant une civière plastifiée. Tapia est d'abord trop surpris pour s'interposer. Les intrus ont tôt fait de mettre la main sur Angelo. Cette fois, le marshall et ses hommes protestent, mais aucun ne songe à braquer son arme sur les kidnappeurs. L'hélicoptère repart. Furieux, Tapia demande à Mulder si c'est lui qui a appelé ces gens. L'agent ignore tout de cette opération. Par contre, il a appris qu'un appel téléphonique a été logé de la cabine il y a deux heures. Il a le numéro et une adresse.

-8-

Une voiture arrive en klaxonnant devant la maison qu'habitent Elizabeth et son garçonnet. Elle va accueillir Paul qu'elle embrasse passionnément. Celui-ci lui apprend qu'il a un copain malade avec lui. L'état de Steve a beaucoup empiré. Elizabeth n'a pas l'air enchantée d'entendre Paul lui demander de faire entrer cet homme chez elle.

Au pénitencier, Scully est revenue à la salle d'incinération. À une distance déraisonnablement courte du cadavre de Bobby Torrence, elle tente de retracer par téléphone l'origine du paquet qui a été envoyé initialement au prisonnier, grâce au numéro d'enregistrement. Un employé de la compagnie de livraison lui donne l'identité de l'expéditeur. Scully appelle ensuite Mulder, en route vers la résidence d'Elizabeth. Que sait-il de la Pinck Pharmaceutique (Pinck Pharmaceuticals), lui demande-t-elle? C'est la plus grosse entreprise pharmaceutique aux États-Unis, de répondre Mulder. La Pinck a envoyé au premier infecté de la prison un paquet dont le contenu a maintenant disparu, poursuit Scully. En comparant leurs notes, les deux agents conviennent que l'un des évadés au moins a été contaminé. Le risque de propagation est évident. Reste à voir comment se transmet la maladie. «J'y travaille», répond Scully avant de raccrocher. Un mouvement sur l'une des pustules de Torrence attire son attention. N'ayant apparemment rien retenu de la mésaventure d'Osborne, elle s'approche du cadavre et, à l'aide d'une pince, extrait un insecte vivant de la pulpe sanglante.

-9-

Au domicile d'Elizabeth, Steve est allongé sur un lit où il agonise. Sa plaie est énorme, et l'homme délire. Il agrippe Elizabeth par le bras, alors qu'elle lui tamponne le front. Au moment où son visage est tout proche de celui de Steve, la pustule explose, l'aspergeant copieusement la malheureuse. Horrifiée, elle se précipite dans la salle de bain pour se nettoyer. Elle hurle, appelle Paul, mais c'est la police qui surgit en défonçant la porte. La femme est promptement maîtrisée. Mulder constate que l'un des évadés est mort dans la chambre, et que l'autre a fichu le camp. (Personne ne porte de masque ni de gants en latex, et, cette fois, il n'y a aucune intervention des mystérieux hommes en combinaisons.)

À l'infirmerie du pénitencier, Osborne demande à Scully de le suivre. Ils se rendent tous les deux dans un labo désert. Osborne transpire à grosses gouttes, comme s'il avait de la fièvre. Il desserre le nœud de sa cravate et montre à Scully une horrible pustule qui lui ronge la gorge. «Je me suis fait avoir, je suis contaminé. On ne me laissera plus repartir. Toute la prison est mise en quarantaine», déclare-t-il. Par qui, demande Scully, la CDC? «La CDC n'a rien à voir là-dedans», répond l'homme. C'est une entreprise, la Pinck Pharmaceutique qui mène toute l'affaire. «Nous finançons des programmes de recherche d'espèces inconnues des forêts équatoriales à forte potentialité médicale. Il y a trois mois environ, un de nos entomologistes a disparu au Costa Rica.» Personne ne sait ce qui lui est arrivé, mais il a néanmoins envoyé des échantillons. Scully exhibe celui qu'elle a découvert dans la pustule de Torrence. «Faciphaga Emasculata», commente Osborne, fasciné malgré lui. L'insecte sécrète certaines enzymes qui intéressent la compagnie. Elles n'ont pas de rapport avec l'infection cependant. L'insecte transporte un petit parasite qui s'attaque au système immunitaire (en anglais seulement, car en français il s'attaque au système nerveux!). «Les pustules font partie du cycle de reproduction naturel, et ils grouillent de larves.» Scully peut en admirer quelques-unes par les lentilles d'un microscope. Elle comprend que la contamination se produit lors de l'éruption, ce qui permet aux larves d'infecter un nouvel hôte. Osborne observe gravement qu'elle se trouvait présente lorsqu'il a lui-même été contaminé. Scully aurait-elle été infectée elle aussi?

-10-

Il est tard le soir lorsque Mulder vient voir le directeur adjoint Skinner à son bureau. Il com-

mence à expliquer à son patron qu'on les a dupés, l'agent Scully et lui, dans cette affaire de fugitifs. C'est alors que résonne une voix de l'autre côté de la pièce: «Quelle est votre accusation, agent Mulder?» L'Homme à la cigarette, est là, confortablement assis dans un fauteuil. Skinner paraît irrité par l'intervention, mais Mulder, lui, est franchement atterré. La seule présence du Fumeur confirme ses appréhensions. Mulder se plaint d'avoir été envoyé en mission avec l'agent Scully au cœur d'une épidémie sans avoir été informé de son existence ni de sa nature. L'Homme à la cigarette demande de quelle nature est la contagion. «Incurable», répond Mulder en français. «Elle tue après 36 heures d'incubation» («*Deadly. It kills within 36 hours*»). Contaminé, un des évadés est déjà mort. L'autre a disparu. Mulder exige de savoir pourquoi on ne leur a pas dit la vérité. «On ne savait rien du tout, répond le Fumeur. Nous vous avons dit tout ce que nous savions.» («*We didn't know the truth. What we knew would only have slowed you down.*») Il lui explique ensuite que de prévenir le public causerait une panique et entraînerait davantage de morts. Fin philosophe, il ajoute: «Nous contrôlons la contagion par le contrôle de l'information.» Mulder proteste: on ne protège pas les gens en leur mentant. Furieux, il sort du bureau. Au passage, il s'adresse à son supérieur qui n'a pas fait beaucoup plus que de la figuration jusqu'à présent: «Et vous Skinner?» Mais il ne reste pas pour entendre la réponse.

Dans le garage du FBI, Mulder monte dans sa voiture et se débat nerveusement avec la ceinture de sécurité. Scully l'appelle sur son cellulaire pour lui apprendre que toute la prison est en quarantaine. La maladie n'a rien d'un accident, et les pseudo-agents de la CDC sont en fait des employés de Pinck Pharmaceutique envoyés pour nettoyer les dégâts. Le gouvernement couvre l'opération: «Pourquoi la Garde nationale serait-elle présente ici sinon pour protéger Pinck Pharmaceutique?», demande-t-elle. Mulder a besoin d'éléments concrets pour étoffer l'affaire. «Les gens doivent savoir», déclare-t-il. Scully ne le suit pas sur ce point. «On n'a pas le droit de laisser sortir ça avant d'en savoir plus.» Et elle lui sort le même argument que l'Homme à la cigarette: «Si ça se sait prématurément, la panique va se répandre plus vite que la contagion. Mulder, il ne faut pas qu'on l'apprenne.» Mais si quelqu'un devait mourir parce que les agents n'auront rien dit? «D'autres gens pourraient aussi mourir si on en parle», rétorque Scully. Elle n'est pas contre l'idée d'informer le public, mais pas avant de savoir exactement ce à quoi ils ont affaire. Mulder cesse d'argumenter et lui de-

mande comment ça va. Elle reste évasive, passant sous silence la possibilité qu'elle ne sorte jamais du pénitencier.

Après avoir raccroché, Scully se tourne vers Osborne qui manipule un insecte. Elle enlève sa veste et s'assoit à côté de lui. «Si vous n'êtes pas contaminée, vous devriez partir immédiatement», lui dit-il. Mais l'est-elle? Pour le savoir, Osborne a conçu une petite expérience. Il explique d'abord qu'on ne peut déceler la présence du parasite dans le système sanguin humain. L'insecte qu'il a mis dans un boîtier en plastique est non contaminé et agit comme incubateur. Avec du ruban adhésif, il attache le contenant à l'envers sur le bras de Scully de manière à ce que la bestiole soit en contact avec sa peau. Si Scully est piquée, elle ne sera pas infectée. Par contre, si Scully est porteuse du parasite, l'insecte le sera aussi, et on pourra le détecter, car la maladie ne s'attrape qu'en étant exposé aux larves. L'expérience durera une trentaine de minutes, puis il devra s'écouler deux autres heures avant que le parasite ne se reproduise suffisamment (dans le corps de l'insecte) pour qu'on le voie.

-11-

Dans l'espoir de retrouver le dernier évadé, Mulder interroge Elizabeth que l'on garde enfermée dans une chambre hermétique à l'hôpital de Dinwiddie. Elle prétend ne pas savoir où Paul s'est enfui, mais l'agent n'est pas d'humeur à perdre son temps. Il lui laisse clairement entendre qu'elle va probablement subir le même sort que Steve. «J'aurais peur, moi, à votre place.» Paul ne lui a pas tout dit et maintenant qu'il est au large, il risque de contaminer mortellement bien des gens. «Si c'était vrai, on en aurait entendu parler à la télévision!», proteste naïvement la jeune femme. Mulder lui rétorque que ce n'est pas lui qui décide. Mais s'il est au courant, remarque très justement Elizabeth, pourquoi ne dit-il rien à personne? «Pourquoi est-ce que je dirais la vérité, moi?», assène-t-elle. En fin de compte, elle finit par fournir le renseignement.

Paul sera à 10 h dans le bus en partance pour Toronto. Elizabeth devait l'y rejoindre. Informé par Mulder, Tapia craint que le temps de se rendre à la station de bus, Paul n'en profite pour s'évaporer de nouveau. Il s'apprête à donner l'ordre de prévenir la police locale, mais Mulder s'interpose. Il y a trop de risques, la police n'est pas préparée. Tapia et Mulder doivent garder le contrôle. Paul se trouve effectivement à la station de bus. Une horloge indique qu'il est 21 h 35. L'homme est visiblement malade, et sa

mine défaite inquiète l'employée qui lui vend un billet pour Toronto.

-12-

Au pénitencier, le laps de temps requis pour le test d'Osborne s'est écoulé. Il ne reste plus qu'à analyser le sang de l'insecte pour voir si le parasite s'y trouve. Mais Osborne est soudain pris d'un malaise et s'effondre. À Scully qui essaie de le soutenir, il dit que les toxines sont en train d'atteindre son cerveau et que ses heures sont comptées. Quelques minutes plus tard, Osborne est allongé sur une civière d'isolation. Avec beaucoup de peine, il exhorte Scully à poursuivre l'expérience. Il veut aussi qu'elle rende la vérité publique, car la population a le droit de la connaître. «Avec quelle preuve?», demande Scully. Osborne n'en a aucune idée, mais elle doit la trouver, sinon la situation se répétera. Il insiste: «Croyez-moi, ce serait une erreur de croire qu'il s'agit d'un incident isolé.»

De retour au labo, elle prélève du sang de l'insecte. Elle pose l'échantillon sur une lamelle qu'elle place sous le microscope. Elle formule mentalement une courte prière, puis elle regarde. Comme on s'en doutait, elle n'est pas atteinte. Soulagée, elle sort pour annoncer la bonne nouvelle à Osborne, mais sa civière a disparu du couloir.

-13-

À la station, un garçon se dirige en courant vers la passerelle du bus qui va à Toronto. Il flanque ses bagages avec ceux des autres passagers et s'apprête à monter. Sa mère, qui s'efforce de le suivre, exige qu'il ralentisse un peu et l'embrasse avant de partir. Elle doit encore le retenir pour lui donner son ticket qu'il allait oublier. Toujours pressé, le gamin monte dans le véhicule. «Sois prudent. Et embrasse bien ton oncle Jack!» Le garçon se dirige vers le fond du bus lorsqu'une main l'agrippe. C'est Paul, le visage ravagé, qui veut savoir quelle heure il est. «Moins le quart», répond l'adolescent. Puis il se dégage et va s'asseoir plus loin.

Dans la salle d'incinération du pénitencier, les hommes de la Pinck Pharmaceutique s'affairent à brûler les cadavres sous la supervision d'Auerbach. Scully entre et demande ce qui se passe. L'autre lui répond que ce «matériel» a été confisqué et doit être détruit selon les normes de la CDC. Scully rétorque qu'il ne travaille pas pour la CDC. Puis elle remarque le corps du Dr Osborne emballé dans du plastique. On s'en empare et l'enfourne dans l'incinérateur. Scully

promet qu'elle va rendre toute cette histoire publique, ce qui n'impressionne pas Auerbach. Osborne est mort, et aucun de ces hommes ne corroborera son témoignage à elle. «Estimez-vous heureuse que cette saloperie soit jugulée», ajoute-t-il.

Mulder, Tapia et des policiers, tous vêtus en civils, arrivent en même temps et se répandent dans la station, en espérant sans doute que personne ne remarquera leur arrivée. Pendant qu'ils fouillent discrètement l'endroit, Mulder montre une photo de Paul à l'employée du guichet qui reconnaît sans peine l'évadé. L'agent confirme ensuite deux choses à Tapia: Paul va bel et bien prendre un bus pour Toronto, et il est contaminé. La sonnerie du cellulaire de Mulder interrompt l'échange. C'est Scully qui lui annonce qu'au pénitencier, tout est sous contrôle. En apprenant que son collègue s'apprête à capturer le prisonnier qui est toujours en vie, elle lui précise que toutes les traces de l'épidémie ont été détruites de son côté. Paul pourrait bien représenter l'unique preuve qu'il leur reste. Il faut impérativement obtenir sa déposition avant que la maladie ne le tue.

-14-

Dans l'enceinte, des hommes armés se déploient sur le toit des bus stationnés. Mulder demande à Tapia de les tenir à distance, car il a l'intention de monter dans le véhicule cerné. Le marshall s'y oppose, car ils ont la situation bien en main. Mulder est convaincu que les passagers à l'intérieur du bus sont en danger si Paul se rend compte de ce qui se passe et prend panique. Il propose son plan: «J'y vais, je m'assieds derrière lui, je sors mon arme, je la pointe sur sa tête et je dis à tous les passagers de descendre.» Tapia approuve.

Mulder monte dans le bus, mais, ne voyant Paul nulle part, il reste planté là. Le chauffeur insiste pour que l'agent aille s'asseoir. Mulder s'installe au premier siège et lui montre son badge, puis la photo de Paul, que le chauffeur reconnaît. À ce moment, l'évadé sort en toussant des toilettes. Il repère tout de suite Mulder, qui n'a d'autre choix que de dégainer en hurlant: «FBI! Lâchez votre arme!» Paul n'a rien perdu de ses réflexes. Il sort une arme lui aussi, et prend en otage le garçon à qui il a demandé l'heure plus tôt. Il se cale sur un siège, le visage déformé tout près de celui du gamin. Sa pustule commence à enfler. Voyant la situation dégénérer, Tapia annonce à ses hommes que le plan A est un échec et qu'il faut passer au plan B.

Tous les passagers se sont couchés sur leurs sièges. L'agent intime le prisonnier de relâcher son otage, mais l'autre ordonne de faire démarrer le bus. Il n'ira pas loin, lui réplique l'agent, car l'endroit est cerné. Paul aperçoit des policiers sur les toits des autres véhicules, prêts à l'abattre. «C'est quoi cette saleté?», demande-t-il en parlant de sa maladie. La pustule sur son visage atteint des proportions inquiétantes. «Vous l'avez contracté en prison», répond Mulder. Paul fait alors le lien avec Bobby Torrence, mais l'impitoyable Mulder lui annonce qu'Elizabeth a aussi été infectée, et peut-être son petit garçon. «Combien de personnes vous voulez encore contaminer?» Paul réfléchit à toute vitesse. «Ça vient de ce paquet que Bobby a reçu, c'est ça?» L'agent est surpris. L'évadé est donc au courant pour le paquet? Mais Paul agonise, tousse, et sa pustule est sur le point de se rompre. Mulder s'approche tranquillement de l'homme. Il demande aux passagers de sortir du bus. Comprenant que tout est fini, Paul laisse partir le garçon. Risquant lui-même la contagion en côtoyant le prisonnier d'aussi près, Mulder veut savoir ce qu'il y avait dans ce paquet. «Une multinationale pharmaceutique vous a utilisés comme cobayes. Si vous me dites ce qu'il y avait dans ce paquet, je vous jure de les envoyer devant un juge.» Paul est pris de convulsions. Un coup de feu part, transperce la vitre et l'atteint à la tête. Des exclamations fusent à l'extérieur. En version française, on entend Tapia protester qu'il n'a pas donné l'ordre de tirer, mais en version originale, des voix demandent de s'assurer que le fugitif est bien mort. De fait, des hommes en combinaisons blanches entrent dans le bus et obligent Mulder à sortir.

-15-

Mulder a apporté à son patron une petite bouteille contenant un insecte mort. Il explique: «Robert Torrence était le patient numéro zéro, le premier patient à contracter la maladie. Peu avant d'être admis à l'infirmerie, il avait reçu un paquet de Pinck Pharmaceutique. Ce qu'ils voulaient, c'était l'autorisation de commercialiser leur nouveau produit sans passer par des années de tests administratifs.» Mulder a maintenant l'intention de tout révéler à la presse, mais son supérieur lui conseille d'y réfléchir. Va-t-il vraiment baser son histoire sur un insecte mort et un colis vide? Et puis l'épidémie a été enrayée. Mais il y a eu dix-huit morts dans cette affaire, proteste Mulder. «Si vous leur permettez de dissimuler la vérité, vous serez aussi fautif que ces assassins», clame-t-il un peu outrageusement. «Vous ne vous rendez pas compte à qui vous

avez affaire», essaie de raisonner Skinner. «Je croyais avoir affaire à vous», réplique Mulder.

Scully frappe à la porte et entre. Elle n'a pas l'air contente. «C'est fichu, tu ne pourras rien prouver.» Un fax du gouvernement du Costa Rica lui a appris que le scientifique disparu s'appelait Robert Torrence, tout comme le prisonnier. Si jamais l'affaire tournait mal, il suffisait à Pinck Pharmaceutique d'invoquer une erreur de la poste.» Skinner reste silencieux, pas trop fier de lui. Mulder a un petit ricanement de dérision. Il pense comprendre pourquoi on lui a donné cette mission. «Même si on réussissait à découvrir la vérité, on était de toute manière discrédité, car mouillés jusqu'au cou.» Skinner reconnaît que les agents n'avaient aucune chance. Écœurés par toute cette histoire, Mulder et Scully s'apprêtent à quitter le bureau. Ils atteignent la porte quand ils entendent leur patron leur servir un dernier avertissement: «Je vous le dis en toute amitié. Soyez très prudents. Ça ne fait que commencer.» (*«I'm saying this as a friend. Watch your back. This is just the beginning.»*)

## Toby Landala s'amuse

Sans atteindre tout à fait le niveau des épisodes **Humbug** et de **The Calusari**, les deux épisodes précédents, **F. Emasculata** se range sans peine parmi les exemples de réussite de la deuxième saison. Le scénario marque le retour d'un excellent tandem, celui de Chris Carter et de Howard Gordon, qui n'avaient pas collaboré depuis **Miracle Man** en première saison. La construction dramatique manque un peu de rigueur, ce qui ne nous étonne plus, mais la qualité du suspense et la mise en images signée Rob Bowman sont particulièrement travaillées. Le montage en va-et-vient entre Mulder et Scully fonctionne très bien pour faire avancer l'action sur plusieurs fronts à la fois. Mais de tels atouts ne sont pas ceux qui assurent la réputation de l'épisode. Quand on parle de **F. Emasculata**, la plupart du temps, c'est pour en commenter (et louer) les effets spéciaux de Toby Landala qui sont mémorables, avouons-le. Jouant à fond la carte de la répulsion propre à une certaine imagerie médicale, l'épisode compte au nombre des plus régnants de toute la série.

**F. Emasculata** mise sur les inquiétudes de l'époque. Les risques d'épidémie hantaient l'actualité au milieu des années 1990, le virus Ebola prenant souvent la vedette. Rien d'étonnant à ce que ce genre de peur ait été récupéré par une série comme *The X-Files*. L'infection est même l'un des thèmes dominants de la deuxième saison, si l'on pense à des épisodes comme **The Host**, **3**, **Firewalker**, **Red Museum**, **Colony/End Game**, **Død Kalm**, et bientôt **Our Town**. Ce thème, Chris Carter n'est pas non plus le seul à l'exploiter dans la fiction. La proximité de la sortie du film-catastrophe *Outbreak* de Wolfgang Petersen, avec Dustin Hoffman, a bien failli retarder la diffusion de **F. Emasculata**.

Si l'originalité du sujet laisse un peu à désirer, son traitement reste cependant exemplaire. L'épisode a du rythme et garde le spectateur en haleine jusqu'à la fin. Rob Bowman, qui commençait à se remettre de l'expérience pénible du tournage de **Død Kalm**, dit avoir adoré réaliser **F. Emasculata** («*It was one of those episodes that seemed to go easy for Chris when he wrote it, it was easy for me to shoot, and Chris and I were absolutely in sync. I think we needed an episode at that time that did'nt kill everybody in production or editing. It just came together and was a gift for everyone.*»)

Son plaisir à tourner, le réalisateur l'exprime par son savoir-faire. Que ce soit pour les vues de l'intérieur du pénitencier, la geôle de Bobby Torrence avec ses taches de lumière sporadiques, ou encore la scène de l'incinérateur où les cadavres empilés dans des sacs de plastique sont éclairés par les flammes rougeoyantes, Bowman a l'œil pour cadrer ses images, choisir les angles de prise de vue et focaliser l'attention sur les éléments dramatiques les plus significatifs. On s'en rend compte dès les toutes premières séquences du prologue, par exemple, où il montre en plongée le Dr Torrence avançant dans la jungle, mais place à l'avant-plan un vautour posé sur une branche. Les pustules et les larves fabriquées par Toby Landala, il sait les mettre en valeur. «J'ai réalisé que je travaillais pour *The X-Files*, dira Bowman, quand je me suis entendu crier: "Je veux que le pus aille de gauche à droite!"»

Il est dommage que la qualité de mise en scène passe un peu inaperçue en raison de l'importance que prennent les effets spéciaux dans l'épisode. Mais il faut convenir qu'ici, Landala s'en donne à cœur joie. Le producteur Robert Goodwin lui rend hommage en disant que, contrairement à ses collègues du cinéma qui ont souvent des mois pour se préparer, le responsable des effets spéciaux de la série réussit à simuler les choses les plus incroyables (et les plus dégoûtantes) en un laps de temps très court. Il arrive à vous donner la nausée, dit Goodwin, mais on n'a qu'une envie après, c'est de lui dire merci. Étant donné la fréquence d'apparition des pustules et autres friandises tout au long de l'histoire, **F. Emasculata** est un de ces épisodes où Landala a été le plus constamment mis à contribution. Dès le prologue, l'investigation par Torrence des horribles lésions purulentes du phacochère nous vaut déjà des gros plans peu ragoûtants. Les couleurs, les textures, les tremblements, rien ne nous est épargné. Un catalogue de plaies infectées pour étudiants en médecine ne ferait pas mieux. Landala pousse le raffinement jusqu'à combiner les couleurs et les densités de pus de manière à ce que l'éclatement des pustules produise des giclements de distances variées. Au cours de la scène où le détenu Paul retient le jeune garçon en otage dans l'autobus, il emploie un système manuel comportant une pompe et un tube qui remonte jusqu'au maquillage de l'acteur. C'est ainsi qu'il fait palpiter l'énorme pustule. «J'étais coincé sous le siège du bus, dira Landala, et les figurants me piétinaient littéralement la figure.»

La musique de Mark Snow pour **F. Emasculata** ne dépare en rien du niveau de qualité atteint sur le plan visuel. Quel que soit le moyen qu'il utilise (et sur ce plan, Snow reste habituellement assez minimaliste), il parvient toujours à véhiculer tension et anxiété. Les martèlements inquiétants qui ponctuent le prologue et accompagnent la sinistre fin de Torrence en sont déjà une excellente illustration. On retrouve les fameux *clusters* de cordes pincées lorsque Scully fouille les alentours de l'incinérateur. L'arrivée de la cavalerie des marshalls à la station-service, avec force crissements de pneus, est agrémentée d'une solide pétarade de percussions. La meilleure trouvaille du compositeur est une marche funèbre aux sonorités creuses qu'on entend d'abord dans la prison de Cumberland, et qui reviendra par intermittence, sous différents habillages, accompagner les allées et venues des évadés. La scène de la station-service, par exemple, est imprégnée de cette marche funèbre (nous rappelant ainsi subtilement que les deux hommes sont des cadavres en sursis). Aussi paraît-il significatif d'entendre de nouveau le thème à la fin de l'épisode, lorsque les agents quittent Skinner après que celui-ci les ait prévenus d'être prudents, car «cela ne fait que commencer»...

Aucune performance transcendante du côté des comédiens, mais quelques visages connus. Celui de Charles Martin Smith d'abord (Osborne) qu'on a pu voir dans quantité de films et de séries télévisées depuis les années 1970 (il fut de la distribution d'*American Graffiti* en 1973), mais dont le rôle le plus mémorable demeure peut-être celui de Thomas Dewey dans le film *The Untouchables* (1987) de Brian de Palma. Autre visage familier, celui de Dean Norris (le marshall Tapia), un habitué des rôles de durs à cuire, mais à peu près toujours du côté de la loi et de l'ordre. Son personnage dans **F. Emasculata** est tout à fait typique des rôles qu'on le voit jouer au cinéma et à la télé. Norris ne reviendra plus dans *The X-Files*, pas plus que Smith d'ailleurs, mais il fera une apparition dans un épisode de *Millennium* («Seven and One»).

Lynda Boyd (Elizabeth) sera elle aussi d'un épisode de *Millennium* («Blood Relatives»). Encore au début d'une carrière bien fournie, cette Canadienne de Vancouver s'acquitte fort bien du seul rôle féminin d'importance de **F. Emasculata**. On se rappellera aussi l'avoir vue, en première saison, s'extasier devant les prouesses de Cecil L'ively dans l'épisode **Fire**. John Pyper-Ferguson (Paul) campe un évadé crédible, quoique stéréotypé. Le comédien reviendra dans le rôle méconnaissable de l'inspecteur Kresge dans le dip-

tyque **Christmas Carol/Emily** en cinquième saison. Il sera aussi de deux épisodes de *Millennium*, en plus de faire une apparition dans *Harsh Realm*, avec sa collègue Chilton Crane (la mère du gamin à la gare de bus). Celle-ci avait déjà joué la malheureuse Margaret Hohman dans **Miracle Man**. Elle tiendra plus tard des rôles réguliers dans plusieurs séries télévisées (*Cold Squad*, *The 4400*) et reviendra dans *The X-Files* incarner un personnage important, celui de Sharon Graffia dans le diptyque **Tempus Fugit/Max**.

Si la tête du chauffeur d'autobus à la fin de l'épisode nous paraît familière, c'est que le comédien Alvin Sanders multiplie les apparitions à la télé, et qu'il a notamment incarné le brave policier de patrouille Jason Wright, dans le prologue de **Fallen Angel**. Le pompiste Angelo Garza est joué par Angelo Vacco, un assistant de production employé par la compagnie de Chris Carter, Ten Thirteen. Garza se verra encore confier de petits rôles dans pas moins de trois autres épisodes: **Talitha Cumi**, **Milagro** et **Improbable**. Mais le comédien qu'on reverra le plus dans la série est Morris Panych (le peu sympathique Dr Auerbach), puisqu'il incarnera l'inquiétant Homme aux cheveux gris (*The Grey-Haired Man*) dans cinq épisodes différents.

### La conspiration s'étend et se diversifie

Howard Gordon raconte que l'idée à l'origine de **F. Emasculata** est venue de Chris Carter qui avait envie d'explorer une nouvelle facette des agissements immoraux du gouvernement à l'égard des citoyens américains. En règle générale, il est difficile de savoir dans quelle mesure le père des *X-Files* prête foi ou non aux idées reçues que véhiculent certains groupes ou médias à ce sujet. Sans doute se situe-t-il quelque part entre une dénonciation militante des abus du pouvoir et une simple exploitation opportuniste de la paranoïa ambiante. Tout dépend du thème abordé. La série pousse parfois si loin l'idée d'une vaste conspiration occulte qu'on est tenté de tout balayer du revers de la main comme s'il s'agissait de pure fiction. Mais certains épisodes reposent sur un fond de vérité. Dans le cas de **F. Emasculata**, des expériences secrètes sur des prisonniers ont réellement eu lieu dans les pénitenciers américains, avec la bienveillante collusion des autorités. Rien d'aussi spectaculaire qu'une contamination au parasite de **F. Emasculata** cependant, mais des activités tout aussi contestables, sinon condamnables.

La plupart des expérimentations connues ont porté sur la radioactivité. Entre 1963 et 1973, un

certain Dr Heller a testé l'effet d'une exposition aux radiations sur la production de sperme chez les détenus de la Oregon State Prison. D'autres expériences impliquaient de boire de l'eau contaminée au radium, ou encore de prélever du sang chez des prisonniers, de l'irradier, puis de le leur réinjecter. Côté biomédical, durant la guerre 1939-1945, on a injecté le virus de la malaria à des centaines de prisonniers de l'Illinois Statesville Prison dans l'espoir de mettre au point un traitement pour les soldats américains exposés à cette maladie débilante dans le Pacifique. Pendant les années 1970, les réglementations restrictives concernant l'expérimentation de nouveaux médicaments sur des sujets humains ont fait en sorte que ce sont les détenus de pénitenciers fédéraux que les compagnies pharmaceutiques se sont mises à utiliser comme cobayes. On dit que ces pratiques, largement dénoncées à l'époque, ont été abandonnées aujourd'hui. Les compagnies n'ont pas renoncé à tester leurs produits sur des sujets humains, mais elles ne le font en principe qu'après de nombreuses années d'expériences préalables, notamment sur des animaux, et, toujours en principe, avec le consentement des sujets.

Officiellement donc, les détenus des pénitenciers ne peuvent plus servir de cobayes involontaires. Mais qui peut vérifier une pareille prétention? Tel est l'argument de **F. Emasculata**. Non seulement l'épidémie — du moins celle qui se propage dans la prison de Cumberland — est elle préméditée, mais, comme le dit Osborne, ce serait une erreur de croire qu'il s'agit d'un fait isolé. Or les compagnies comme Pinck Pharmaceuticals ne pourraient mener à bien leurs expériences secrètes sans la complicité active ou passive des pouvoirs publics concernés. Dans l'épisode, on voit les employés de la firme se faire passer pour des représentants de l'agence gouvernementale qui devrait elle-même intervenir en cas d'épidémie appréhendée, la CDC. Les autorités envoient aussi la Garde nationale pour protéger le périmètre de contamination, et ainsi laisser la compagnie effacer les dernières traces de ses méfaits. L'épisode nous permet de constater en somme que la conspiration, incarnée ici par le retour en force de l'Homme à la cigarette, continue d'étendre ses champs d'intérêt au-delà des affaires extraterrestres. Elle déborde en outre de la sphère publique pour toucher une partie tout au moins de la grande industrie. La Pinck Pharmaceuticals n'est qu'une des entreprises impliquées jusqu'au cou dans les manœuvres occultes de la série, comme le seront également les Laboratoires Lombard (**Memento Mori**) et la Roush Technologies (**Redux II, The Beginning**).

Si la complicité qui s'établit entre cette compagnie et les conspirateurs ne fait pas de doute dans **F. Emasculata**, la motivation exacte des acolytes reste assez nébuleuse. À la fin de l'épisode, Mulder tente de résumer les raisons qui ont poussé la Pinck à envoyer un paquet contaminé au prisonnier Bobby Torrence. Ce que voulait la compagnie, dit-il, c'était l'autorisation de commercialiser son nouveau produit sans passer par des années de tests administratifs. On reste sur notre appétit ici. De quel nouveau produit s'agit-il? Le Dr Osborne dit que sa firme s'intéresse au *Faciphaga Emasculata* à cause certains enzymes que posséderait l'insecte. Il ajoute que ces propriétés n'ont aucun rapport avec le parasite (virus ou bactérie, on ne sait) qu'il transporte également et qui est lui-même extrêmement contagieux. Si Osborne dit vrai, la Pinck n'avait qu'à prélever ledit enzyme sur la bestiole et l'étudier en laboratoire, sans risquer de déclencher une épidémie. On voit mal aussi le lien qui existerait entre l'espoir d'obtenir plus rapidement un permis d'exploitation pour ce produit et la décision d'infecter des prisonniers avec des larves du même insecte.

Mais peut-être Osborne n'est-il pas dans le secret des dieux. L'épisode n'en fait aucune mention, mais le contexte de conspiration dans lequel baigne le scénario pourrait laisser croire que le potentiel biomilitaire du parasite présente autant d'intérêt que les enzymes de l'insecte porteur. Si c'était le cas, on comprendrait mieux pourquoi il y a nécessité d'étudier la propagation de l'infection en milieu contrôlé. Il ne s'agirait ni plus ni moins que d'une expérience militaire secrète, comme il y en a tant d'autres dans la série. Par contre, l'explication fournie par Mulder à la fin n'aurait alors aucun sens.

S'il ne s'agit pas d'une expérience militaire déguisée, on se demande quel est l'intérêt pour les autorités gouvernementales de couvrir le crime de la Pinck Pharmaceuticals. Tout ce dont on débat dans l'épisode, c'est de l'opportunité ou non d'informer la population du risque de contagion. L'Homme à la cigarette justifie sa position en invoquant les dangers de provoquer la panique dans la population, soit sensiblement le même argument qu'on sert depuis le début de la série pour dissimuler au bon peuple l'existence des extraterrestres. Sur le fond, il y a matière à controverse. «Qui détient la vérité, agent Mulder?» («*What's the truth, Agent Mulder?*»), demande philosophiquement le Fumeur. Mais cette question d'ordre éthique en masque une autre au moins aussi importante: pourquoi la CDC, la Garde nationale et les autres officines gouvernementales impliquées choisissent-elles de cou-

vrir la Pinck Pharmaceuticals et de la laisser effacer toute trace de ses crimes en parfaite impunité, plutôt que d'assumer leurs responsabilités de protéger le public? Où est donc leur intérêt?

Par certains aspects, **F. Emasculata** annonce le film **Fight the Future**, qui portera lui aussi en bonne partie sur les tentatives des autorités de faire disparaître des corps contaminés. La scène où l'on voit arriver un hélicoptère, avec des hommes à combinaison étanche et leur cage de confinement, aura sa contrepartie dans le long métrage, également tourné par Rob Bowman. Mais les motivations des autorités y seront plus faciles à décoder, en raison des impératifs de la filière extraterrestre. Ici, on se perd en conjecture sur ce que les conspirateurs ont à gagner dans l'affaire.

Malheureusement, quelques incohérences majeures viennent ajouter à la confusion. L'adressage du paquet contaminé, par exemple. Scully révèle le pot aux roses à la fin, quand elle affirme que la compagnie pharmaceutique s'est protégée en simulant une erreur de la poste. Le paquet était destiné à un certain Robert Torrence, mais l'adresse initiale a été rayée pour faire place à celle de la prison. Erreur ou non, on peut déjà trouver aberrant qu'une grosse compagnie se croit dégagée de toute responsabilité après avoir transmis par voie postale courante, et sans aucune précaution, un colis au contenu aussi dangereux. Mais ce qui cloche le plus dans cette explication est que le véritable destinataire du paquet serait l'homme — décédé — qui semble avoir été le premier exposé à l'infection, dans la jungle du Costa Rica. Cet étrange retour à l'expéditeur ne tient pas debout. Comment la compagnie Pinck aurait-elle pu justifier sur la place publique d'avoir voulu envoyer, sans aucun message ni mise en garde, un morceau de viande contaminé? Et pourquoi au scientifique qui lui avait initialement transmis l'insecte?

Autre incohérence, le test que fait subir le Dr Osborne à Scully pour vérifier si elle a été infectée ou non. On nous dit que le *Faciphaga emasculata* transmet son parasite mortel en pondant ses œufs sur le corps de ses victimes. Les pustules qui se forment regorgent de larves, et c'est par elles que se propage la contagion. Du début à la fin de l'épisode, dès qu'il y a infection, il y a présence des larves et donc apparition de pustules. Certes, il existe une période de gestation. L'apparition des symptômes chez les évadés met des heures à se produire. Osborne comprend qu'il est infecté lorsqu'une pustule lui pousse à la base du cou. Or Scully, exposée en même temps que lui, n'en a pas. On n'en conclut pas pour

autant qu'elle est saine et sauve. Comme il faut entretenir le suspense, les scénaristes inventent ce fameux test. Osborne place un spécimen vivant de *Faciphaga Emasculata* non infecté sur le bras de Scully et attend que l'insecte morde la belle et absorbe son sang. L'examen du sang prélevé sur la bestiole nous dira si Scully est infectée ou non. D'accord. Mais comment? Qu'est-ce que Scully regarde exactement quand elle place une goutte du sang de l'insecte au microscope? Le parasite? On ne sait même pas si c'est un virus ou une bactérie! Et par ailleurs, Osborne a affirmé qu'il était indétectable dans le sang humain. Serait-il vraiment plus facile à déceler dans du sang d'insecte? Il serait plus logique de croire que Scully vérifie la présence de larves, bien visibles au microscope et signes incontestables d'infection. Mais alors, pourquoi passer par l'insecte? N'aurait-il pas suffi d'effectuer le même test en procédant à une prise de sang directement sur Scully?

Aussi, il n'est pas tout à fait clair comment les prisonniers évadés ont été contaminés. On laisse entendre qu'ils se sont échappés de la prison en se cachant dans le chariot à linge. Le spectateur conclut tout naturellement que la literie de Bobby Torrence les a infectés. Mais si la contagion se transmet par les larves (donc, par l'explosion d'une pustule), on voit mal comment le processus a pu s'enclencher dans ce contexte. Ni même comment plus d'une quinzaine de prisonniers ont pu succomber au mal alors qu'on les isolait bien avant que leurs pustules ne crèvent. Si le parasite se communiquait autrement, Mulder aurait été contaminé par le récepteur de téléphone utilisé par Paul. Autre détail absurde, on ne sait pas ce qui arrive du corps de Steve. Ce sont les hommes de Tapia qui ont dû l'envoyer à la morgue. Qu'est-il advenu de cette preuve accablante que tout le monde semble oublier? Et qu'est-il advenu d'Elizabeth, que l'on savait infectée?

### **Mais que diable font-ils donc dans cette galère?**

Toute la scène finale de l'épisode met l'accent sur le fait que Mulder et Scully ont été assignés à cette mission hautement périlleuse dans l'ignorance totale des risques qu'ils encouraient.

Qui donc les a envoyés dans cette galère, et pourquoi? Scully dit que c'est le bureau de Skinner qui gère l'affaire. C'est donc de leur supérieur que serait venu l'ordre. L'idée première qui vient à l'esprit est que les ennemis de Mulder ont trouvé ce moyen insidieux de se débarrasser de lui, et accessoirement de sa collègue, en l'exposant à une infection aussi horrible que mortelle.

Interrogé par Mulder, l'Homme à la cigarette prétendra ignorer l'ampleur de l'épidémie et son mode de propagation. Ce qui paraît assez logique si la raison d'être de l'expérience à la prison de Cumberland est d'observer comment se répand l'infection. S'il dit vrai, le Fumeur et ses complices ne savaient peut-être pas tellement à quoi s'attendre. Ils souhaitaient éliminer les agents en les exposant à un parasite mortel, mais, en l'absence de connaissances plus précises sur la contamination, le résultat ne restait-il pas imprévisible? Leur expédier directement chez eux, et de façon anonyme, un bout de viande contaminé, n'aurait-il été plus expéditif? Et plus discret aussi. En préférant exposer les agents au parasite dans l'exercice de leurs fonctions, les sournois conspirateurs n'ont pas pris beaucoup de précautions. D'abord, la mission elle-même a l'air suspecte. À peine arrivés à la prison de Cumberland, nos agents commencent à se poser des questions sur la raison d'être de leur présence en ces lieux. Poursuivre des évadés n'est pas du tout dans leurs cordes, ce n'est même pas le genre de boulot dont devrait s'occuper le FBI (*dixit* Mulder). De plus, comme si ce n'était pas suffisant pour avoir la puce à l'oreille, le pénitencier, déjà mis en quarantaine, grouille de soi-disant employés du CDC. On dirait que tout a été mis en place pour attirer l'attention du Dr Scully sur des risques possibles d'infection. Bref, on envoie les agents furrer leur nez dans une affaire louche dont ils n'auraient peut-être jamais soupçonné l'existence autrement. Comme tactique, on a déjà vu mieux!

Scully ne se laisse pas impressionner par les molles protestations de son collègue Osborne, pas plus que par l'autoritarisme étroit d'un Auerbach. Des deux héros, c'est elle qui impressionne le plus dans **F. Emasculata**, faisant preuve d'un courage exemplaire et d'une détermination inébranlable à aller jusqu'au bout de l'affaire. Jamais on ne la voit prendre panique, même au moment fatidique où Osborne lui annonce qu'elle pourrait fort bien avoir été contaminée elle aussi. Certes la position qu'elle prend sur la divulgation du risque d'épidémie la range sans qu'elle le sache du côté de l'Homme à la cigarette. Scully paraît même plus catégorique encore que le Fumeur en invoquant que la panique se répandrait plus vite que la contagion. Face à cette position «responsable», c'est Mulder qui a l'air d'un puriste borné. On dirait que pour lui, tout mensonge est mauvais en soi, peu importe le nombre de vies sauvées. Mais en réalité, sa position à lui est plus nuancée. L'ignorance du danger provoquera elle aussi des morts, rappelle-t-il. L'interrogatoire d'Elizabeth lui donne raison. La veuve du détenu ne croit pas à son histoire d'épidémie

parce qu'elle n'en a pas entendu parler à la télé. Il ne vient pas à l'idée de la malheureuse que les autorités puissent retenir une information de cette importance.

S'il paraît moins exposé que Scully au danger d'infection dans l'épisode (mais l'est-il?), Mulder ne manque pas non plus de courage. Il ne se laisse pas intimider par l'arrogant Tapia au début. Plutôt que de rester à l'écart, il prend rapidement le leadership de la poursuite. C'est lui qui découvre Angelo blessé et qui a l'idée d'appeler l'opératrice pour trouver le dernier numéro composé depuis la cabine téléphonique, ce qui permet de retrouver la trace des évadés. Il persuade aussi Tapia de ne pas faire appel à la police locale pour pincer Paul à la gare d'autobus. Enfin et surtout, il monte seul dans le véhicule où Paul a pris le jeune garçon en otage.

Héroïques chacun de leur côté, les deux agents savent aussi se coordonner pour obtenir un maximum d'efficacité. **F. Emasculata** est un des épisodes où Mulder et Scully font le plus grand usage de leurs téléphones cellulaires. Le procédé leur permet d'enquêter séparément sur des parties différentes de l'affaire et d'échanger leurs trouvailles pour mieux reconstituer le puzzle. Au cours du troisième appel, Scully se montre admirable d'abnégation: elle s'inquiète pour la santé Mulder, mais passe sous silence la possibilité qu'elle puisse être contaminée elle-même.

Courage et détermination, coordination, un peu de chance aussi, font que nos héros finissent par s'en tirer indemnes. Il n'en reste pas moins que le péril qu'ils ont côtoyé était bien réel et qu'on a omis de leur en parler. L'accusation ici vise directement M. le directeur adjoint Walter Skinner. Il y avait quelque temps qu'on n'avait pas vu le personnage. La dernière fois, il s'était compromis pour sauver la vie de Mulder (**End Game**). Auparavant, c'est lui qui avait pris la décision de rouvrir les X-Files pour embêter les étages supérieurs du FBI (**Ascension**). On l'avait vu aussi tenir tête à l'Homme à la cigarette (**Little Green Men**). Tout indiquait donc que Skinner avait gagné la cause des X-Files et qu'il était prêt à se mouiller, au risque de mettre sa carrière ou même sa vie en péril. Erreur! **F. Emasculata** nous montre qu'il faut oublier tout cela. Skinner est retombé dans ses mauvaises habitudes de la première saison. Même le Fumeur semble avoir repris domicile dans son bureau. On ne nous dit pas à quoi il faut attribuer ce revirement. Skinner a toujours été et restera longtemps un personnage ambivalent. Mais il n'y a rien de très ambigu à envoyer sciemment ses agents à la mort. Pour avoir agi ainsi, il faut que Skinner

n'ait pas eu le choix. Cela veut dire que, d'une manière ou d'une autre, l'Homme à la cigarette a recouvert son emprise sur lui. Skinner est dans le coup, il n'y a aucun doute. Mulder lui demande franchement de quel côté il se situe. La réponse ne convainc pas vraiment: au milieu, sur la ligne de démarcation, à égale distance entre ses agents et les hommes mystérieux qui tirent les ficelles. C'est une position pour le moins précaire, et dangereuse aussi. Skinner tente de se racheter en jouant la carte du réalisme. Il décourage Mulder d'aller devant les médias, puisqu'il n'a rien de tangible à montrer. Mais il y a eu dix-huit morts, rappelle l'agent avec emphase, et Skinner sera aussi fautif que les assassins s'il ne réagit pas. Et quand son patron lui lance qu'il ne sait pas à qui il a affaire, Mulder lui rétorque du tac au tac: «Je croyais avoir affaire à vous.»

Même en admettant que le directeur adjoint n'ait fait qu'obéir à des ordres reçus, sa responsabilité est indéniable. Était-il à ce point surveillé qu'il n'avait aucun moyen de leur faire savoir, subtilement et par un moyen détourné, d'agir avec beaucoup de circonspection dans cette affaire de prisonniers infectés? «Vous n'aviez aucune chance, agent Mulder», confirme-t-il. Skinner est inexcusable et cette mission suicidaire dans laquelle il a plongé ses agents restera toujours une tache à son dossier. Une tache que ne suffit certainement pas à effacer l'avertissement «amical» qu'il sert à Mulder à la toute fin: «Soyez très prudent. Ça ne fait que commencer.»

---

Janvier 2007, v.1